

Sous la direction de

**Philippe Artières
et Michelle Zancarini-Fournel**

68

Une histoire collective 1962-1981

*Ouvrage publié
avec le concours
du Centre national
du livre*

Avec 92 photographies inédites



La Découverte

9 bis, rue Abel-Hovelacque
75013 Paris

Photographies de première de couverture : (1) Manifestation des ouvriers et des étudiants dans l'usine Citroën de Levallois-Perret en mai 1968 © Janine Niepce / Rapho. (2) États-Unis : Woodstock, 1969 © Charles Harbutt / Rapho. (3) Une unité mobile de policiers de la Compagnie républicaine de sécurité lors des manifestations d'étudiants au quartier Latin le 23 mai 1968 © Keystone-France. (4) Mai 68 : manifestation de la CGT (Paris) © Janine Niepce / Rapho. (5) Place Tien An Men, petits livres rouges et gardes rouges de Mao 1966-1967 © Paolo Koch / Rapho. (6) Le Larzac, années 1970 © Jean-Jacques Arcis / Rapho. (7) L'atelier des Beaux-Arts de Paris en mai 1968 © R. Dourdin / Rapho. (8) Quartier Latin, devant la Sorbonne, le 23 mai 1968 © Janine Niepce / Rapho.

Photographie de quatrième de couverture : Manifestation pour sauver le plateau du Larzac, le 26 août 1973 © Karel William / Gamma.

Si vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit de vous abonner gratuitement à notre lettre d'information bimensuelle par courriel, à partir de notre site

www.editionsladecouverte.fr

où vous retrouverez l'ensemble de notre catalogue.

ISBN 978-2-7071-4996-1

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

© Éditions La Découverte, Paris, 2008.

La Zengakuren japonaise, modèle pour les étudiants occidentaux ?

Évoquant un « paradigme des couleurs – casques bleus-rouges-blancs », Roland Barthes écrivait, dans *L'Empire des signes* : « La violence de la Zengakuren ne précède pas sa propre régulation, mais naît en même temps qu'elle : elle est immédiatement signe. [...] Le combat Zengakuren, tout opératoire qu'il soit, reste un grand scénario de signes (ce sont des actions qui ont un public). »

Ce commentaire est parfaitement représentatif de la façon dont l'organisation étudiante japonaise fut perçue par les milieux intellectuels et étudiants occidentaux dans les années 1960-1970 : une force vive haute en couleur, et dont la capacité d'intervention violente fascinait. Quelques années avant que Barthes ne livre ses impressions, *De la misère en milieu étudiant*, le pamphlet des situationnistes de Strasbourg, faisait l'éloge de la Zengakuren – dans un texte pourtant peuplé davantage d'invectives que de compliments : « Cette formation en est déjà à se poser le problème de l'organisation révolutionnaire. Elle combat simultanément, et sans illusions, le capitalisme à l'Ouest et la bureaucratie des pays dits socialistes. Elle groupe déjà quelques milliers d'étudiants et d'ouvriers organisés sur une base démocratique et anti-hiérarchique, sur la participation de tous les membres à toutes les activités de l'organisation. Elle est actuellement la plus importante formation révolutionnaire du monde et doit être d'ores et déjà un des pôles de discussion et de rassemblement de la nouvelle critique révolutionnaire prolétarienne dans le monde. »

Second stéréotype, donc : la Zengakuren a plusieurs longueurs d'avance sur les organisations révolutionnaires d'Europe et d'Amérique du Nord, elle leur montre la voie. Publié par François Maspero en septembre 1968, le livre de Daniel Bensaïd et Henri Weber, intitulé *Mai 68 : une répétition générale*, s'orne, en couverture, d'une photo de la Zengakuren au combat.

■ Une organisation antiaméricaine

Fondée en juillet 1948, la Fédération japonaise des associations d'autogestion étudiantes (Zengakuren) a, en effet, déjà fait ses preuves en de nombreuses luttes lorsque la Nouvelle Gauche occidentale en découvre

l'existence, dans les années 1960. Établie à l'origine sur un programme assez large (défense de la paix et de la démocratie, promotion des libertés universitaires et de la culture nationale, démocratisation de l'enseignement...), elle va subir rapidement les effets de la guerre de Corée et du renversement de la stratégie des États-Unis qui, désormais, assignent au Japon un rôle clé dans la lutte contre le communisme. Entre 1949 et 1951, elle tombe progressivement sous le contrôle du Parti communiste japonais et affiche désormais une orientation anti-impérialiste, anticapitaliste, antiaméricaine. À partir de 1956, y apparaissent les premiers courants radicaux, en rupture avec un Parti communiste qui tente de s'adapter aux nouvelles conditions de la « coexistence pacifique ».

Dès la fin des années 1950, la question de la reconduction du traité de sécurité conclu entre les États-Unis et le Japon cristallise la radicalisation du milieu étudiant. Culminant avec les « incidents » de juin 1960, à l'occasion desquels 3 000 étudiants de la Zengakuren brisent des cordons de police pour aller uriner de conserve sur les portes de la Diète, ont lieu les premiers affrontements violents. Suite à ces incidents, le président Dwight D. Eisenhower préfère renoncer à se rendre au Japon. Le traité sera cependant signé, mais l'agitation étudiante coûte son poste au Premier ministre Nobusuke Kishi.

La Zengakuren tend à devenir un cartel de factions aux orientations souvent divergentes. Pour certains, les revendications concernant la condition étudiante (notamment la question récurrente des droits d'inscription élevés à l'université, et celle du contenu idéologique des enseignements) doivent demeurer la principale raison d'être du mouvement ; pour d'autres, ce sont les motifs de la lutte anti-impérialiste, de la solidarité internationale qui l'emportent. La guerre du Vietnam s'impose alors rapidement comme le principal terrain de l'affrontement entre les étudiants et le pouvoir. La question est particulièrement sensible au Japon : les bombardiers B52 décollent des bases américaines d'Okinawa pour aller larguer leurs bombes sur le Nord-Vietnam et la flotte de guerre des États-Unis a « ports ouverts » au Japon.

Le mai-juin 68 japonais

Avant même que survienne le paroxysme de violences ininterrompues, en 1968-1969, la Zengakuren a imposé sa signalétique particulière, avec ce mélange insolite de faculté disruptive et d'organisation de type militaire. Les images de militants en formation serrée, casqués, armés de boucliers et de béliers, qui affrontent en des combats titanesques la police anti-émeutes équipée de canons à eau, d'hélicoptères et autres véhicules anti-émeutes, vont faire le tour du monde. Dès janvier 1968, à plusieurs reprises, des milliers d'étudiants de la Zengakuren affrontent très violemment la

police à Sasebo où est annoncée l'arrivée du porte-avions nucléaire américain *Enterprise*. Celui-ci sera contraint de s'amarrer au large. En février, c'est contre la base américaine d'Okinawa qu'est organisée une manifestation étudiante, accompagnée, elle aussi, de combats avec la police. En mars, c'est la construction de l'aéroport international de Narita, près de Tokyo, qui suscite des affrontements : en cette occasion, étudiants et paysans expropriés luttent au coude à coude.

À la fin du mois d'avril, le mouvement prend, dans les universités, un essor irrésistible : les revendications concernant la vie étudiante se combinent avec les effets de l'escalade américaine au Vietnam. Une synergie s'établit avec la radicalisation du mouvement antiguerre aux États-Unis et l'irruption du Mai français. Ce sont, pêle-mêle, le refus des formes de sélection pratiquées traditionnellement par l'université japonaise, l'indignation suscitée par la brutalité de la guerre conduite par les États-Unis en Indochine, mais aussi bien les questions environnementales et celles du nucléaire qui constituent le terreau fertile de l'extension de la rébellion étudiante. Dès la fin du mois d'avril, un mouvement d'occupation des universités prend forme, animé par les différentes fractions de la Zengakuren. Cette mobilisation, qui implique désormais également des enseignants et des chercheurs, affecte, durant l'été 1968, plus de deux cents universités. Des bagarres avec des groupes nationalistes ou fascistes ont lieu fréquemment, ainsi que des batailles rangées avec la police sur les principaux campus. Le mouvement, parfois, déborde le cadre de la vie étudiante : ainsi, le 15 juin 1968, à l'occasion du huitième anniversaire de la mort d'une étudiante tuée lors d'un affrontement avec la police, des dizaines de milliers de manifestants, étudiants, intellectuels, travailleurs manifestent à travers tout le Japon contre l'intervention américaine au Vietnam.

Les courants les plus radicaux de la Zengakuren diffusent dans le mouvement étudiant une idéologie marxiste sans nuances. Pour eux, le processus de réorganisation autoritaire du capitalisme japonais – qui a permis au pays de se hisser au rang de troisième puissance industrielle au monde – et l'alliance de la classe politique dominante japonaise avec l'impérialisme américain rendent caduque toute perspective de démocratisation de la société. Dans ce contexte, les étudiants se voient, avec leurs actions violentes, comme les accoucheurs d'une autre histoire possible, enfin émancipée des séquelles mortifères de la guerre perdue. Certains observateurs ont tenté le rapprochement entre ce culte de la violence et l'éthique sacrificielle du samouraï. Sans aller aussi loin, on notera que les normes spontanément adoptées par ce mouvement ne sont pas entièrement hétérogènes avec celles qui régulent la conduite de l'individu dans la société japonaise : discipline, efficacité, conformité à l'esprit du groupe, hostilité aux groupes extérieurs, etc.

Fin octobre 1968, la stratégie adoptée par la Zengakuren prend des allures de guérilla urbaine : c'est le fameux « assaut de Tokyo », dont les temps forts sont des assauts combinés contre la Diète, contre l'ambassade des États-Unis, le siège de la police et l'occupation de la gare de Shinjuku. Des ouvriers se joignent alors aux étudiants et l'agitation essaime dans plus de trois cents localités. Au terme de trois jours de combats acharnés avec la police qui font des centaines de blessés, dans les deux camps, les étudiants sont contraints de se replier dans les universités. Commence alors la geste ultime du mouvement, marquée notamment par les occupations de l'Université de Tokyo (Todai) et de l'Université Nihon. Sous l'égide de notions telles que « double pouvoir », « pouvoir étudiant », « commune universitaire », les différentes factions de la Zengakuren et les étudiants ralliés à leur programme transforment ces universités en bases de repli de la rébellion, repoussant les assauts des groupes nationalistes et de la police antiémeute. Le bastion de Nihon tombe en novembre 1968, celui de Todai en janvier 1969.

Le début de la fin de la Zengakuren

Un mouvement aussi puissant ne saurait s'évanouir en un clin d'œil : tout au long des années 1969-1970, l'action anti-impérialiste se poursuit sans relâche, de même que l'agitation dans les universités : ainsi, le 28 avril 1969, des dizaines de milliers de manifestants célèbrent dans la rue le « jour d'Okinawa », et la police procède à près de mille arrestations. Dans les universités aussi, la machine répressive est en route : plus de 350 interventions de la police sur les campus pendant la seule année 1969. Cependant, en dépit de cette effervescence maintenue, le processus de normalisation est engagé. Le processus de fractionnement de la Zengakuren (le sectarisme, parfois délirant, des fractions la composant a toujours été son talon d'Achille) s'accélère, tandis que s'amorce la dérive militariste de certains groupes. En même temps que prend forme le consensus qui ramène sur le devant de la scène politique les dirigeants conservateurs (le parti libéral-démocrate) et crée les conditions de l'essor économique fondé sur le rétablissement de la discipline productive et le masquage de la conflictualité sociale, s'annonce la fin apocalyptique, calamiteuse, de cette magnifique et durable sédition de la jeunesse japonaise née de la défaite : c'est à l'aéroport de Lod (Israël), en 1972, avec l'action folle du commando terroriste de l'Armée rouge japonaise que se tourne la page. On aurait pu rêver un moins lamentable épilogue à la mémorable épouée écrite par le mouvement étudiant japonais des années 1960.

Alain Brossat